



## **Stefan Zweig, « Espérer l'Europe à en mourir », discours prononcé à Florence (1932)**

*Incessant promoteur de l'unité européenne, Zweig parcourt l'Europe de l'Entre-deux-guerres pour faire valoir ses idées comme ici à Florence en 1932 dans une Italie fasciste depuis 1922.*

Le trouble profond que ce conflit a provoqué parmi les peuples nous le connaissons tous. Aujourd'hui encore tous les ponts ne sont pas reconstruits, que ces années ont détruits; aujourd'hui dans tous les pays de larges couches de la population s'opposent à l'idée de la communauté européenne. Mais un fait très étrange s'est pourtant produit comme en dehors de nous, et si je veux essayer de formuler la situation intellectuelle présente, Je dirais que la tendance à l'unification de l'Europe est plus forte dans les choses que dans l'esprit des hommes eux-mêmes. Une autre sorte d'esprit celui des poètes, des savants, des philosophes, travaille maintenant à un accord, à une unification du monde, un esprit pour ainsi dire impersonnel : l'esprit technique du siècle. Il a d'autres formes que celles connues jusqu'ici, je dirai que c'est un esprit détaché de l'individu et appartenant à la collectivité; en effet la plupart des progrès techniques qui sont en train de former et de transformer le monde sont, à peu d'exceptions près, des réalisations collectives. L'esprit technique qui travaille aujourd'hui à l'unité du monde est plus une façon de penser de l'humanité que de l'homme. Cet esprit n'a pas de patrie, pas de foyer, pas de langue humaine, il pense en formules, en chiffres, il crée les machines, et celles-ci à leur tour, nous créent, presque contre notre volonté, une forme extérieure de plus en plus semblable. Les nouvelles formes d'art perdent de plus en plus leur caractère national pour acquérir un caractère européen. Que nous le voulions ou non, depuis que notre technique commune raccourcit les distances, nous marchons de plus en plus serrés dans l'espace et dans le temps. Notre lointain n'existe plus depuis que l'avion a jeté un pont entre lui et nous, le voyage le plus fantastique n'est-ce pas celui que nous faisons avec la radio où le déplacement de l'aiguille d'un millimètre sur l'écran nous permet en l'espace de quelques secondes d'entendre successivement Londres, Rome, Moscou et Madrid ? Une faculté d'être partout à la fois nous est donné par les dernières conquêtes de la technique que les générations d'autrefois n'auraient jamais espéré ni rêvé. Ce qui est important à une nation peut en l'espace d'un souffle être transmis à l'autre, et il est inconcevable que notre esprit puisse se soustraire complètement à cette tendance au collectif. Avec une force surhumaine les conquêtes de la technique nous rapprochent de plus en plus et s'il n'y avait pas notre nature individuelle, immuable, et cette autre force dans l'âme de chaque nation qui pousse jalousement à l'indépendance, nous serions depuis longtemps fondus en une seule communauté. Mais cette opposition, cette tendance nationaliste s'est trouvée considérablement renforcée par la tension dans laquelle nous vivons; la résistance s'est accrue parallèlement à la pression, et c'est ainsi que le problème



## Judaïsmes européens. Laboratoires des identités partagées (1770-1930)

Le Mans Université 5 et 6 mars 2018

de la lutte entre nationalisme et internationalisme, État national et super-État européen, est arrivé précisément à l'heure actuelle au point le plus dramatique de l'Histoire.

Je me suis efforcé de montrer brièvement comment au cours des siècles l'affirmation de l'indépendance nationale et le désir d'une communauté supranationale se sont toujours opposés et succédé. Aujourd'hui ces deux courants se dressent l'un contre l'autre dans une lutte décisive. Jamais la division entre les États n'a été plus grande, plus véhémente, plus consciente, plus organisée.

Par des décrets de toutes sortes, des mesures économiques autarciques, chaque nation s'oppose à l'autre dans un isolationnisme rigoureux. Mais pendant qu'elles s'enferment ainsi dans leurs frontières, les nations ont cependant conscience que leur destin à toutes est lié à une économie et une politique européennes, qu'aucun pays ne peut échapper par l'isolement à une crise mondiale parce que, comme dans la tragédie de Goethe, si on lui ferme les portes, le souci entre par le trou de la serrure. Nationalisme contre supranationalisme, c'est le problème devant lequel il n'y a plus de recul possible et les temps prochains nous diront si les États d'Europe veulent persister dans leur hostilité politique et économique actuelle ou résoudre définitivement ce conflit épuisant par une union complète, une organisation superétatique. Je crois que nous sentons tous aujourd'hui et partout la crépitation produite par le heurt des antagonismes; jusque dans nos nerfs nous sentons que dans les prochaines années l'une des deux tendances doit l'emporter. Laquelle ? L'Europe poursuivra-t-elle son autodestruction ou deviendra-t-elle une ? Que l'on me pardonne si je ne dis pas que la raison vaincra ou dominera bientôt, que demain ou après-demain nous verrons une Europe unie, où il n'y aura plus de guerre ni de haine destructrice de peuple à peuple: je n'ose pas exprimer cette promesse.

Notre génération qui, depuis un quart de siècle, n'a vu que des événements dirigés contre la raison, qui voit encore quotidiennement les décisions les plus nécessaires constamment ajournées ou prises non pas à la onzième heure mais à la douzième, notre génération éprouvée, déçue, qui a vu la folie de la guerre et celle de l'après-guerre, n'a plus la naïveté de croire en de saines, rapides et claires décisions. Elle a aussi reconnu la force des tendances contraires, des intérêts mesquins à courte vue qui s'opposent aux grandes idées nécessaires, la force de l'égoïsme dressé contre l'esprit de fraternité. Non, elle n'est pas pour demain l'Europe unie, peut-être devons-nous attendre des années, des décades, peut-être notre génération ne la verra-t-elle pas. Mais, je l'ai déjà dit, une vraie conviction n'a pas besoin d'être confirmée par la réalité pour se savoir juste et vraie. Il ne peut être défendu à personne de rédiger lui-même dès aujourd'hui sa carte d'identité d'Européen, de se dire citoyen d'Europe, et malgré les frontières de considérer fraternellement comme une unité notre monde multiple. Il est possible que ce soit de l'illusionnisme, mais qui pense résolument par-dessus le monde existant se crée tout au moins une liberté personnelle en face de notre époque absurde. Il peut considérer avec un sourire les vains et invraisemblables artifices de la diplomatie dilatoire, avec mépris les campagnes d'excitation à la haine des journaux de chaque côté des frontières, les chicanes entre nations, avec regret l'irritabilité malade des peuples dressés les uns contre les autres. Lui-même libre à l'égard de tout cela, il peut garder son âme pure de la haine effroyable qui s'étend aujourd'hui sur la terre comme une nappe de gaz asphyxiants, et, se tenant ainsi à l'écart de ces conflits pour lui abolis, il peut mieux comprendre l'humain sur notre terre et



Judaïsmes européens. Laboratoires des identités partagées (1770-1930)

Le Mans Université 5 et 6 mars 2018

s'élever à cette justice sereine, claire et sans préjugés grâce à laquelle - admirable parole de Goethe - il ressentira comme le sien propre le sort de tous les peuples.

*in Espérer l'Europe à en mourir,*  
Bruxelles, Presses Interuniversitaires, 1995, p. 122 et suiv.